

Le moine et l'oiseau

(extrait du livre **Contes du Moyen-âge** Aux éditions du Seuil.)

Il était une fois un moine. Selon l'usage de ce temps-là, ses parents l'avaient consacré à Dieu dès sa naissance et envoyé au monastère quand il était encore enfant. A présent, il était au seuil de la vieillesse. Il ne regrettait pas d'avoir passé toute sa vie dans le même cloître, entre le chœur et le dortoir, entre la salle du chapitre et le réfectoire, entre l'accueil des pèlerins à l'hôtellerie et la copie des manuscrits dans le scriptorium. Il avait été un moine heureux, et donc un bon moine. Sa foi était confiante, sa conscience nette. Il attendait dans la paix que Dieu qu'il avait servi en ce monde, l'accueillît dans l'autre. Une seule inquiétude le tourmentait. Un moine mène une vie régulière : une vie soumise à la règle et une vie où chaque journée, mesurée par les heures des offices de l'aube à la nuit, de matines à complies, est identique à celle qui la précède et à celle qui la suivra. Identique ? non, certes. L'année liturgique s'écoule, alternant le temps de la pénitence et le temps de la joie : au temps de l'Avent succède le temps de Noël, au temps du Carême le temps pascal. Elle déroule l'image de la vie du Christ et modèle celle du chrétien. Mais elle s'achève, et une autre commence qui est la même. Cette régularité, cette monotonie, ce retour des jours et des années ne pesaient pas à notre moine. Il n'avait jamais rien connu d'autre. Surtout, il savait que cette vie prendrait fin. Il la vivait dans l'attente de l'autre, la vraie. Et là était son inquiétude. Les élus au paradis chantent les louanges de Dieu comme le font les moines en ce monde. Mais ils n'attendent rien d'autre. Ils le font pour l'éternité. Le moine craignait que l'éternité lui pesât. Si heureux que l'on soit dans le sein de Dieu, il avait peur de s'y ennuyer. Un matin, à l'heure de la récréation qui suit la réunion du chapitre, il alla, selon son habitude, faire quelques pas dans la forêt qui bordait le monastère. C'était le temps de Pâques. L'air était vif et léger, odorant sans être chargé d'aucun véritable parfum. Les jeunes feuilles des arbres, l'herbe, la mousse, tout était frais, clair et gai. Le moine s'assit au pied d'un frêne dont les petites feuilles allongées dessinaient sur le sol les entrecroisements d'une ombre légère. De minuscules violettes se cachent sous les brins d'herbe. Un peu plus loin, où l'herbe plus longue et plus sombre signalait un creux humide, peut-être une source, il y avait des anémones, et plus loin encore des jonquilles. Le moine s'adossa au tronc de l'arbre et pensa une fois de plus à la question qui le préoccupait. Il savait bien qu'il avait tort de se la poser. Il s'en faisait scrupule et reproche. Mais il aurait cependant aimé que Dieu le rassurât en lui donnant ne fût-ce qu'un indice de ce qui l'attendait au paradis. Comme il restait là parfaitement immobile, un oiseau, qui s'était tu à son approche, se remit à chanter. Son chant était si pur, si modulé, si mélodieux qu'il oublia ses pensées pour l'écouter. Il lui semblait n'avoir jamais rien entendu d'aussi beau. Toutes les mélodies de l'office et des heures monastiques, les hymnes et les psaumes, qu'il chantait dans le chœur avec ses frères depuis son enfance ; toutes ces mélodies qui, chacune selon son mode, chantaient de la note de base à la tierce ou à la quinte, enroulaient leurs mélismes autour de la teneur, redescendaient doucement jusqu'à la note initiale comme si elles suivaient les arcatures de la voûte de l'église ou celles du cloître ; toutes ces mélodies qui incarnaient pour lui la beauté et la paix ; toutes ces mélodies lui paraissaient soudain insipides en comparaison des quelques notes qui formaient le chant de cet oiseau. Au bout d'un instant, il se dit qu'il était temps de regagner le monastère s'il ne voulait pas être en retard pour l'office de tierce. Il se leva, et l'oiseau se tut. Quand il se trouva à l'entrée du monastère, quelle ne fut pas sa surprise de voir que le frère portier, qu'il avait salué au passage quelques instants plus tôt, avait laissé sa place à un autre moine, et à un moine qu'il ne connaissait pas. Ce nouveau portier ne connaissait pas non plus, car il le regarda avec étonnement et lui demanda ce qu'il voulait. Décontenancé, vaguement irrité, notre moine lui répondit qu'il voulait seulement entrer, et entrer bien vite afin de ne pas être en retard pour tierce. L'autre le regardait sans avoir l'air de comprendre. Mais, finit-il par dire, vous n'êtes pas un moine de cette abbaye. Comment cela, je ne suis pas un moine de cette abbaye ! je suis... Et il se nomma. L'étonnement

du portier se changea en suspicion.

Il n'y a personne ici de ce nom. Le moine commençait à trouver la plaisanterie un peu longue. Il tempêta et exigea qu'on fît venir l'abbé. L'autre finit par céder. Mais quand l'abbé arriva, le moine ne le reconnut pas non plus. Ce n'était pas son abbé. La peur le prenait. En bredouillant un peu, il répéta qu'il était sorti pour une courte promenade, que certes il s'était attardé un instant à écouter un oiseau, mais qu'il s'était hâté de rentrer pour n'être pas en retard à l'office - comme si de telles explications pouvaient éclairer cette situation incompréhensible. L'abbé inconnu le regardait et l'écoutait en silence.

Il y a cent ans, dit-il enfin, un moine de cette abbaye portait votre nom. Un jour, à peu près à cette heure-ci et en cette saison, il est sorti du monastère. Il n'est jamais revenu et personne ne l'a jamais revu. Alors le moine comprit que Dieu l'avait exaucé. Si cent ans lui avaient paru un instant dans le ravissement où l'avait plongé le chant de l'oiseau, l'éternité n'était qu'un instant dans le ravissement en Dieu. Il confessa à l'abbé l'inquiétude qui l'avait si longtemps habité et, rattrapé par les années, il mourut en paix entre ses bras.